

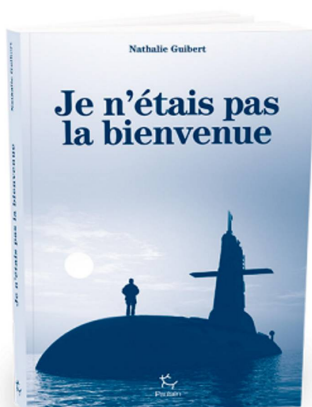


Un mois sous la mer, avec l'œil de Candide

La journaliste Nathalie Guibert a passé un mois à bord d'un sous-marin nucléaire d'attaque. De son expérience inédite, elle tire un livre passionnant.



Dans *Je n'étais pas la bienvenue*, la journaliste Nathalie Guibert raconte son expérience unique : un mois à bord d'un sous-marin nucléaire d'attaque. © AFP / MARTIN BUREAU



Nathalie Guibert, chargée de suivre les affaires de défense au *Monde*, eut un jour une idée saugrenue : passer un mois en immersion, au sens strict du mot. Sous l'eau. Dans un sous-marin nucléaire d'attaque, cet engin redoutable qui donne à une puissance militaire moyenne, comme la France, la possibilité de sécuriser ses navires de surface, ses sous-marins nucléaires lanceurs d'engins (SNLE) et ses voies d'approvisionnements stratégiques. Le secret maladif qui entoure les missions de ces navires n'a pas permis à l'auteur de les évoquer. En revanche, elle détaille dans un livre, *Je n'étais pas la bienvenue*, comme



[Visualiser l'article](#)

cela n'avait jamais été fait par quiconque avant elle, la vie à bord de ces gros tubes noirs (73,60 mètres de long, 7,60 mètres de large, 2 700 tonnes de déplacement, une autonomie techniquement quasi illimitée). Claustrophobes, s'abstenir ! En effet, ces navires ont beau être grands, ils semblent les plus petits du monde une fois à l'intérieur. Et ils ont beau être incomparablement plus confortables que leurs ancêtres diesel-électriques, ils n'en demeurent pas moins angoissants d'exiguïté. Le livre est plein d'anecdotes cocasses sur l'adaptation d'un être humain aux espaces confinés, la moins drôle n'étant pas celle de l'auteur – mince comme un fil – se contorsionnant pour prendre une douche dans la cabine lilliputienne qu'elle occupait à bord avec quatre membres de l'équipage.

Envie de tuer

Du pacte faustien passé avec la marine nationale pour avoir le droit de monter à bord à l'accueil professionnel et rigoureux que l'équipage lui a réservé alors que, sur ces navires, les femmes sont habituellement proscrites, de la relation délicate avec un officier hostile à celle plus chaleureuse avec les autres marins, Nathalie Guibert a exploré finement les rapports humains sur le navire, forcément modifiés par sa présence. C'est subtil et malin, son texte ne taisant ni ses crampes, ni ses insomnies, ni son envie de meurtre d'un officier quand elle avoue, assez contrite, que « l'idée d'en finir avec C. (lui) a bien traversé l'esprit ». Mais, d'ailleurs, comment font-ils, ces 75 hommes qu'elle a côtoyés un mois durant, pour ne pas s'entrégorgé dans une promiscuité affolante puisque les espaces de vie ne dépassent pas quelques dizaines de mètres carrés ? La visiteuse a cherché, et a trouvé cette réponse, la seule qui vaille : « J'ai compris à quelles noires pensées pouvait conduire la vie close du sous-marin après plusieurs semaines. Pour les évacuer, il faut une discipline. J'ai dû inconsciemment m'y plier. (...) Au fil des jours, j'ai compris que nous devons porter attention les uns aux autres, sous peine de nous transformer en troupeau furieux. »

Comédie humaine

Candide aux abysses, Nathalie Guibert est d'abord journaliste et ne cesse donc jamais d'être une observatrice de la comédie humaine qui se joue à bord. Pour être sous-marinier, il faut être volontaire, accepter de se couper périodiquement du monde, de s'éloigner de sa famille, tout en faisant fonctionner sans anicroche une centrale nucléaire immergée mobile dans les trois dimensions, au service de la défense de la France. De jeunes marins qui partent en bordée lors des rares escales et reviennent déraisonnablement alcoolisés, des travailleurs sans espoir qui retrouvent goût à la vie et à l'effort pour rejoindre la « sous-marinade », l'espace confiné à l'air artificiel, la vie qui tient aux efforts constants de techniciens hors pair, les frottements des corps, les silences lourds et les sourires parfois, l'enfermement, aussi, qui fait penser à l'univers carcéral : voilà le quotidien des sous-marinières, ces militaires d'élite que personne ne voit jamais. Ils poursuivent leurs missions discrètement, loin des yeux de leurs compatriotes, sur une machine de guerre vieillissante, avec de beaux restes. Celle-ci s'appelle *Perle*. Militairement, c'est l'un des bijoux de famille de la France. Nathalie Guibert a titré son ouvrage *Je n'étais pas la bienvenue*. Après l'avoir lu, on peut affirmer que la visite qu'elle a conduite pour ses lecteurs est un magnifique et inattendu reportage. Que demander de plus ?

Je n'étais pas la bienvenue, éditions *Paulsen*, 179 pages, 18,50 euros.

Le Point.fr